

ANGELA CARTER

LOVE

TRADUCTION D'ANOUK NEUHOFF



CITRES
SU

ANGELA CARTER

LOVE

« Annabel avance dans la vie en funambule, toujours au bord de l'abîme. Lors d'une fête, elle se réveille au petit matin près de Lee et décide de le suivre sans vraiment l'avoir choisi. Elle reste à ses côtés, évanescence et magnétique. Bientôt, Buzz, le frère de Lee, s'immisce dans la vie du couple et y instille son charme toxique. Ce qui pourrait être un banal triangle amoureux dans le Londres hippie de la fin des années 1960 devient, par le sortilège d'une écriture luxuriante, un conte symboliste d'une ténébreuse perversité. » *BibliObs*

Illuminé par la présence d'une héroïne aussi fragile que radieuse, ce livre vibrant représente la quintessence du talent d'Angela Carter, qui s'affirme d'emblée par une écriture énergique, à la fois rude et cultivée. Mêlant violence et délicatesse, l'autrice britannique chamboule le familier pour créer un monde nouveau et étrange. Un livre court, incisif, glaçant, qui fascine et repousse tout à la fois.

Angela Carter est née en 1940. Elle a vécu au Japon, aux États-Unis et en Australie. Son premier roman, *La Danse des ombres*, a été publié en 1965. Son livre suivant, *Le Magasin de jouets magique*, a remporté le prix John Llewellyn Rhys. Son œuvre est aujourd'hui considérée comme l'une des plus importantes du xx^e siècle et a influencé de nombreuses autrices contemporaines. Elle est décédée en février 1992.

Traduit de l'anglais par Anouk Neuhoff.

**ANGELA
CARTER**

LOVE

DE LA MÊME AUTRICE
CHEZ CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Vénus noire

Le Magasin de jouets magique

Feux d'artifice

La Danse des ombres

Le Théâtre des perceptions

« Bien malin qui connaît son père... »



ANGELA CARTER

LOVE

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR ANOUK NEUHOFF

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

TITRE ORIGINAL :
LOVE

© Angela Carter, 1971, 1987
© Christian Bourgois éditeur, 1997, 2022,
pour la traduction française
ISBN : 978-2-267-04601-4

Un jour, Annabel vit le soleil et la lune dans le ciel en même temps. Ce spectacle l'emplit d'une terreur qui la consuma entièrement et ne la quitta qu'une fois la nuit achevée dans la catastrophe : elle n'avait aucun instinct de conservation lorsqu'il s'agissait de faire face à une situation ambiguë.

Cela s'était produit alors qu'elle traversait le parc pour rentrer chez elle. Dans le système de correspondances, d'après lequel elle interprétait le monde qui l'entourait, ce parc possédait une signification particulière, et elle en parcourait les allées envahies d'herbes folles avec un plaisir nerveux, surtout dans ces lumières hivernales au jaune terni, quand les arbres étaient dénudés et que le soleil, en se couchant, enveloppait les branches d'un feu froid. Le parc avait été conçu par un jardinier paysagiste du XVIII^e siècle pour entourer une demeure depuis longtemps démolie, et aujourd'hui cette jungle artificielle, autrefois harmonieuse, devenue au fil des années un inextricable fouillis, étendait ses enchevêtrements de

verdure sur l'escarpement d'une colline, à seulement un jet de pierre d'une route fréquentée qui traversait le quartier des docks. De l'ancienne demeure ne subsistaient que quelques accessoires architecturaux appartenant aujourd'hui au musée municipal. Il y avait une écurie construite selon les lignes d'un Parthénon miniature, faite davantage pour accueillir des Houyhnhnms que des chevaux normalement constitués ; particulièrement saisissant sous les rayons de la pleine lune, le portique à colonnes, que nul cheval ne franchirait plus jamais, tenait uniquement lieu d'élément décoratif et de pôle d'attraction principal de la composition de verdure occupant ce versant sud de la colline où Annabel s'aventurait rarement, car la sérénité l'ennuyait et l'aspect méditerranéen de cette partie du parc ne recelait pour elle aucun attrait. Elle préférait le nord gothique, où une tour couverte de lierre et munie de fenêtres-vitraux en ogive se tapissait parmi les arbres. Ces ravissantes folies étaient toutes deux soigneusement fermées à clé par crainte du vandalisme, mais leur présence remplissait toujours son rôle d'origine, transformant le parc en scène de théâtre où l'imagination romanesque pouvait exécuter n'importe quelle pièce de son choix dans des décors à l'harmonie classique ou au pittoresque mystérieux. Quant à l'étrangeté magique du parc, elle était rehaussée par son curieux silence. Les bruits de pas y étaient amortis par les hautes herbes et peu d'oiseaux y chantaient, mais la présence partout alentour de la ville tentaculaire et

turbulente, quelque assourdi que fût son vacarme, conférait à cette quiétude vibrante et émue une qualité surnaturelle.

Le parc ne disposait que d'une seule entrée, toutefois impressionnante, un énorme portail en fer forgé à double vantail, décoré de chérubins, de têtes d'animaux, de reptiles stylisés et de fers de lance dont la dorure s'écaillait, mais ce portail n'était jamais ni ouvert ni fermé. Il restait toujours légèrement entrebâillé et fléchissait sur ses gonds tant il était vieux ; il ne servait plus à rien car toutes les grilles qui entouraient le parc avaient disparu depuis longtemps, et l'accès était aisé de partout. Le parc était perché tellement haut qu'il paraissait flotter dans les airs au-dessus d'une vaste et brumeuse maquette urbaine, aussi les promeneurs qui le traversaient se sentaient toujours atrocement exposés aux intempéries. Quelquefois, l'endroit ne ressemblait rien tant qu'à un terrain de jeux à l'usage des vents et, d'autres fois, à un immense égout destiné à recueillir les trombes d'eau que pouvaient déverser les cieux.

De bonne heure un soir d'hiver, traversant le parc par grand vent sous un climat de tourmente, Annabel leva par hasard les yeux vers le ciel.

À sa droite, le soleil brillait sur le quartier aux rues bordées de maisons, identiques à celle où elle habitait, alors que, sur sa gauche, au-dessus des flèches et des gratte-ciel de la ville proprement dite, la lune montante se tenait immobile dans une trouée de nuit absolue. Bien que l'un se couchât tandis que l'autre

se levait, le soleil et la lune émettaient une lumière équivalente, de sorte que les cieux accueillaien à la fois deux états contraires. Annabel contemplant le firmament, horrifiée d'assister à une rébellion aussi spectaculaire dans ce monde familier. Il n'y avait rien dans sa mythologie pour l'aider à résoudre ce conflit et, subitement, elle eut l'impression qu'elle était le pivot désemparé de l'univers tout entier, comme si le soleil, la lune, les étoiles et tout ce que renfermait le ciel tournoyaient autour d'elle, leur axe involontaire.

Quittant brusquement le sentier, elle s'engagea à travers les hautes herbes pour se mettre à l'abri du ciel. Totalement à la merci des éléments, elle progressait par à-coups en zigzaguant, et ses mouvements étaient si irréguliers, soumis, apparemment, au caprice des vents mugissants, et ses couleurs si imprécises, estompées par le crépuscule approchant, qu'elle aurait pu elle-même n'être rien d'autre qu'une émanation du lieu ou de la saison.

Au sommet de la colline, elle leva soudain les mains en l'air dans un geste furieux de capitulation et, s'élançant en dehors du sentier, elle alla se réfugier derrière un massif d'ajoncs, où elle demeura quelques instants, pantelante et gémissante. Le vent emmêlait des mèches de ses cheveux aux branches des ajoncs, la confirmant ainsi dans son intuition qu'elle ne devait pas bouger d'un pouce tant que cet épisode atroce et ambigu n'aurait pas complètement cédé la place à la nuit. Elle resta là, jeune démente pétrifiée de terreur, tremblant contre un buisson d'épines, saisie

de cette angoisse qui l'étreignait quand elle se tenait pareillement plaquée contre la chair blonde du jeune mari qui dormait à ses côtés mais ignorait ses rêves. C'était pourtant un splendide garçon que toute autre personne eût jugé parfaitement digne d'être aimé.

Elle souffrait de cauchemars trop horribles pour les lui révéler, d'autant qu'il en était souvent l'acteur principal et y apparaissait sous des masques fantasmatiques aussi variés que hideux. Parfois, dans la journée, elle s'arrêtait, stupéfaite, devant quelque objet familier, sous prétexte que celui-ci semblait avoir tout juste recouvert la forme dont elle se souvenait, après avoir incarné pendant un bref et discret laps de temps une chose tout à fait étrangère : Annabel possédait en effet la capacité de changer l'apparence du monde réel, ce qui est le prix à payer pour les gens qui en ont une perception trop subjective. Toutes les choses qu'elle appréhendait par ses sens, elle ne les recevait que comme des objets susceptibles d'être interprétés selon le style expressionniste, et elle percevait, dans les choses de tous les jours, un monde de figures mythiques terrifiantes auxquelles elle croyait dur comme fer, bien qu'elle n'en parlât jamais à quiconque ; d'autre part, elle n'avait jamais soupçonné un instant que la pratique courante de la volupté pût modeler le monde réel. Quand il lui fut effectivement démontré qu'une telle chose était possible, ce fut pour elle le commencement de la fin, car comment aurait-elle pu avoir la moindre notion de l'ordinaire ?

Un jour, son beau-frère lui avait donné une collection de photos à caractère pornographique. Elle avait accepté distraitemment ce cadeau, sans prendre la peine de sonder les intentions complexes qui se cachaient derrière, et elle avait examiné les clichés un par un avec une certaine curiosité empreinte de froideur. Lugubre jeune femme peinturlurée, l'actrice principale (buste et jambes gainés de cuir noir, sexe découvert) contemplait l'objectif avec indifférence, comme si elle se fichait pas mal d'avoir tous les orifices occupés ; elle vaquait à ses obscènes occupations sans plaisir ni dégoût, plutôt avec la précision abstraite du géomètre, de sorte que ces mornes juxtapositions d'organes génitaux, antithèse absolue de l'érotisme, étaient aussi froides que la Russie par ses nuits les plus froides et détenaient surtout le pouvoir de choquer. Annabel, réconfortée et rassurée par ces pitoyables arrangements de drôles de lignes entrecroisées, s'était bientôt persuadée que ces photos racontaient une histoire vraie. En ce qui la concernait, tout ce qu'elle désirait dans la vie, c'était une aimable physionomie pâle et figée semblable à celle de la putain en photo, de façon à pouvoir mener, derrière ce masque, une existence paisible : elle était si souvent terrifiée lorsque les images autour d'elle se mettaient, semble-t-il à bouger toutes seules, sans qu'elle puisse les contrôler.

Ces photos correspondaient à des cartes dans son jeu de tarots intime, où elles symbolisaient l'amour.

Tandis qu'elle attendait le coucher du soleil,

Annabel eut largement le temps de raviver et d'améliorer sa terreur initiale, et elle finit par se convaincre que cette nuit, entre toutes les nuits, l'astre du jour ne se résignerait jamais à disparaître et demeurerait éternellement immobile au-dessus de l'horizon, l'obligeant à rester pour toujours clouée sur la colline. Dans ces moments-là, elle pensait à son mari comme à un refuge, même si, quand elle se retrouvait face à face avec lui, elle s'avérait incapable de lui révéler ses peurs – le frère de son mari restant pour elle le seul intermédiaire entre son expérience personnelle et l'expérience commune. Cette fois-là, ce fut lui qui vint à son secours, et elle apprit à lui faire un peu plus confiance.

Pourtant, le jour où elle avait rencontré le garçon qui allait devenir son beau-frère, il l'avait effrayée plus que toute autre chose jusque-là.

Avant leur mariage, tandis qu'elle vivait avec Lee, qui terminait alors ses études, celui-ci revint d'un cours, un certain après-midi de février, pour s'apercevoir que son frère était rentré d'Afrique du Nord à l'improviste. Le nouvel arrivant était assis par terre adossé au mur et caché dans les noirs replis d'une djellaba tunisienne à capuchon, laquelle dissimulait la moindre parcelle de son corps à l'exception de ses longs doigts qui pianotaient nerveusement sur son genou. À l'autre bout de la pièce, Annabel était assise dans une position analogue, le visage abrité derrière ses cheveux. Il régnait dans la pièce une atmosphère de défiance mutuelle. Déposant sur le sol un filet

rempli de provisions, Lee alla alimenter le feu en train d'agoniser.

« Salut, Alyosha », dit Buzz.

Lee s'agenouilla à côté de lui pour le serrer dans ses bras et l'embrasser.

« J'ai ramassé une chaude-pisse, annonça Buzz en articulant bien.

— Tu veux manger ? »

À pas feutrés, Buzz suivit son frère dans la cuisine adjacente. L'attrapant par-derrière, il fit pression du bout des doigts sur la base de sa gorge jusqu'à ce que Lee s'écroule.

« Elle me plaît pas », décréta Buzz en relâchant son frère.

Lorsque Lee put parler, il s'écria : « Recommence ce genre de prise avec moi et, putain, je t'écrabouille contre le mur.

— Je... je la sens pas », dit Buzz avec effort.

Lee haussa les épaules et cassa plusieurs œufs dans une poêle de graisse chaude.

« Mais elle me plaît pas ! » pleurnicha Buzz comme un enfant. Il enroula sa cape autour de son corps pour se cacher. « Et tu te la tapes, pas vrai. Tu la baises à longueur de nuit. »

Lee le menaça brièvement avec le couteau à pain et Buzz recula en gémissant, car les couteaux, son arme favorite, l'impressionnaient horriblement quand ils étaient tournés contre lui. Sous la tente que formait sa cape noire, il s'accroupit par terre comme un chien

pour manger sa pitance ; de son côté, Annabel était toujours assise dans le noir, là où ils l'avaient laissée.

« C'est mon frère, déclara Lee d'un ton badin.

— Qu'est-ce qu'il a qui ne va pas ?

— Une blennorragie.

— Comment ?

— Une maladie vénérienne, expliqua Lee.

— À part ça ?

— Il est un peu louf. »

Elle parut méditer gravement ce détail pendant quelques minutes, puis elle dit : « Viens ici. »

Elle étreignit Lee avec une passion si inattendue qu'il se mit à trembler, murmurant le nom de la jeune fille tout en lui caressant le corps. Au moment où ils basculaient sur le sol, les lumières de la pièce s'allumèrent d'un seul coup et l'ombre de Buzz fondit sur eux comme la silhouette d'un ange vengeur : il avait déployé ses bras de telle sorte que les pans de sa cape ressemblaient à des ailes. Il les attaqua tous les deux sans distinction et ne tarda pas à venir à bout de Lee, qu'il avait complètement pris au dépourvu. Adoptant la pose traditionnelle du vainqueur, le genou enfoncé dans le ventre de Lee, il lança d'une voix rageuse :

« Que je ne vous y reprenne jamais ! »

Mais le temps passa et Buzz et Annabel devinrent, en quelque sorte, des complices, pour finalement exclure Lee de leurs conspirations, car ce dernier avait beau les aimer, il ne comprenait ni l'un ni l'autre.

Buzz ne sortait jamais sans appareil photo. Cette

nuit de janvier, quand il la trouva sur la colline, il prit à son insu plusieurs photos d'elle, aussitôt qu'il aperçut, adossée au fourré dans l'étrange lumière, la silhouette familière de son corps anguleux. Il s'agenouilla ensuite à ses côtés sans rien dire, en attendant que seul subiste un honnête clair de lune, puis la raccompagna à cet appartement situé sur une place victorienne, où tous les trois habitaient. Sous le porche obscur, elle chercha sa clé avec des doigts glacés et transis de terreur qui n'arrivaient pas à trouver leur chemin dans son cartable, lequel contenait également ses carnets à croquis ainsi que quelques bricoles – un soldat modèle réduit, trois tubes de gouache blanche, sans oublier une tablette de chocolat qu'elle avait volée à l'heure du déjeuner. Fouillant à son tour dans le sac d'Annabel, Buzz mit la main sur la clé, s'empara de la tablette de chocolat, embrassa la joue de la jeune fille puis s'esquiva, car il avait invité des gens à l'appartement ce soir-là et devait s'occuper des préparatifs. Il aimait organiser des fêtes car il espérait toujours qu'à l'occasion de ces chassés-croisés il se produirait quelque chose d'effroyable. Il était, comme d'habitude, dans un état de grande nervosité réprimée.

Dans leur chambre, Lee était allongé à plat ventre sur le tapis devant le feu, peut-être en train de dormir. Les murs autour de lui étaient peints dans un vert très foncé et, sur cet arrière-plan, se détachaient tous les mornes attributs du romantisme : des paysages de forêts, de jungles et de ruines que peuplaient

des gorilles, des arbres à mamelles, des hommes ailés pourvus de trognes de cochons et des femmes affligées de têtes de morts. Drapé d'une cotonnade indienne, un énorme châlit au cuivre terne, car rarement astiqué, occupait le centre de la pièce, laquelle était vaste et haute de plafond mais tellement encombrée de gros meubles en bois sombres – fauteuils, canapés, bibliothèques, buffets, table ronde en acajou recouverte d'une épaisse nappe rouge à franges, paravent tapissé de morceaux de papier jaunis par le temps – qu'il fallait s'y déplacer avec une extrême prudence de crainte de trébucher sur un obstacle. De lourds rideaux de velours pendaient aux fenêtres, exhalant des bouffées de poussière bleue au moindre effleurement ; une légère pellicule de poussière recouvrait toute chose. Sur la cheminée, au milieu d'un bric-à-brac de petits objets tels que jouets mécaniques, pierres de formes diverses et flacons et bocaux en tous genres, trônait le crâne d'un cheval.

Tout ce fatras hétéroclite semblait palpiter d'une vie symbolique aussi muette qu'impénétrable ; chacune des choses qu'Annabel amassait autour d'elle évoquait des correspondances dans son esprit, si bien que tous ces objets constituaient la manifestation palpable des secrets qui lui étaient propres et que la pièce exprimait une avidité spirituelle non dénuée d'hermétisme. À sa manière, Annabel était une avare. Dans cette chambre oppressante, Lee était aussi peu à sa place qu'un fils de chevrier enfermé dans la maison d'une sorcière, car il émanait toujours

de lui de rafraîchissants effluves champêtres. Allongé sur le tapis, il en parcourait du doigt la trame élimée. Annabel eut beau ne pas faire de bruit, il l'entendit entrer et leva la tête. Les yeux de Lee étaient du bleu le plus clair, le plus beau et le plus intense, bien que toujours bordés d'une inflammation rougeâtre. Tendant la main, il attrapa un des pieds nus de la jeune fille, lesquels présentaient tous deux une croûte de boue provenant de la colline.

« Tu es encore allée piétiner les tombes, plaisantait-il, car il ne prenait pas au sérieux son côté éthéré. Voyons, mon canard, tu vas attraper la crève. »

Les feuilles du journal du soir s'envolèrent une à une sous le courant d'air causé par l'entrée d'Annabel. Bloquant le journal, Lee y désigna une photo un peu floue.

« Joanne. Joanne Davis. Je l'ai dans ma classe au lycée. Je suis son prof. Nom de Dieu, tu te rends compte ? »

Il était enseignant de profession et travaillait dans un lycée polyvalent. L'élève en question était une blonde en bikini aux formes généreuses, qui arborait sur son buste une écharpe l'identifiant comme la gagnante d'un concours de beauté de deuxième catégorie. Elle découvrait sa denture en un sourire aussi éclatant et artificiel que celui des acrobates.

« Elle n'a aucune disposition pour les études, commenta Lee. Seize ans, c'est son âge. Je suis un vieillard pour elle. Elle m'appelle M. Collins et parfois même "Monsieur le Professeur". »

À vingt-quatre ans, il était suffisamment âgé pour que ce détail l'attriste, mais Annabel tripotait distraitement le journal avec ses orteils. Elle était tellement sous le coup de la frayeur du parc qu'elle avait du mal à penser à autre chose et, avant de demander à Lee si le dîner était prêt, elle répéta avec soin cette phrase toute simple, afin que nul tremblement dans sa voix ne vienne trahir son agitation. Il fit signe que oui et renonça à bavarder avec elle. Ils ne se parlaient pas, du moins pas beaucoup. Se déroband à son étreinte, elle s'éclipsa dans la cuisine pour inspecter le repas qu'il avait préparé et vérifier qu'il ne contenait ni serpents ni araignées, pendant que Lee se levait pour aller chercher, dans le tiroir d'un énorme buffet qui était décoré de petites têtes de lion sculptées avec des anneaux de cuivre dans le nez, la nappe en dentelle ancienne appartenant à sa femme. Il ne l'entendit pas revenir mais la vit tout à coup se matérialiser dans la glace poussiéreuse du buffet qui, légèrement gauchie, donnait l'impression que le visage de la jeune fille était reflété dans l'eau. Tout était normal dans la cuisine et elle lui adressa un sourire d'une douceur si inattendue qu'il se retourna, la prit dans ses bras et se cacha le visage dans ses cheveux car, comme c'était à prévoir, il avait une liaison avec une autre femme.

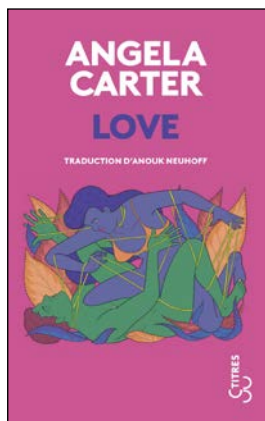
« Qu'as-tu fait aujourd'hui, mon amour ?

— J'ai dessiné le petit soldat », répondit-elle d'un ton neutre.

Si l'apparente indifférence d'Annabel au monde étranger à ses propres perceptions immédiates avait

cessé de blesser Lee, elle continuait toutefois à le déconcerter car, pour sa part, il s'efforçait toujours d'être aussi heureux que possible. Ils vivaient ensemble depuis trois ans et, pourtant, quand il était avec Annabel, Lee ressemblait à un explorateur solitaire lâché dans un pays inconnu sans carte pour le guider. Les véritables explorateurs sourient rarement car les épreuves qu'ils ont endurées ont fini par effacer les sourires de leurs visages ; si Lee n'était pas encore tout à fait prêt à entrer dans ce cercle aristocratique, il était déjà très différent par rapport à ce qu'il avait été, et son merveilleux sourire apparaissait bien moins fréquemment qu'aux jours précédant leur rencontre : jusqu'à cette date, il avait joui en effet d'une parfaite liberté.

Cette liberté était le résultat d'un insolite concours de circonstances. Ni lui ni son frère ne portait dans la vie le nom qu'il avait reçu à la naissance. Lee était passé par trois changements de prénom : il s'était appelé Michael, puis Leon, pour choisir enfin le diminutif de « Lee », emprunté à quelque western de série B désormais oublié. Quant à son patronyme, il l'avait fièrement conservé, car il possédait un tempérament romantique qu'il n'était pas question de renier. La tante qui s'occupait des deux garçons l'avait débaptisé pour le nommer Leon, en hommage à Trotsky. C'était une femme remarquable ; cuisinière de cantine et déléguée syndicale, elle s'était tuée au travail pour entretenir les deux garçons et leur avait inculqué un sens de l'orgueil et une certaine sévérité



Love

Angela Carter

Cette édition électronique du livre

Love d'Angela Carter

a été réalisée le 12 février 2022

par Christian Bourgois éditeur.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

ISBN : 9782267045994

ISBN PDF : 9782267046014

Numéro d'édition : 2536